

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 63 (1918)
Heft: 10

Rubrik: Chroniques et nouvelles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUES et NOUVELLES

CHRONIQUE SUISSE

L'unité de commandement. — Nos consortiums. — Intervention parlementaire. — L'aviation militaire. — Le procès des explosifs à Zurich.

On est heureux de voir approcher la fin de la guerre. Une fois la paix de retour, nos autorités politiques et militaires retrouveront peut-être, pour corriger le trouble de notre armée, les loisirs dont elles n'ont pas disposé pendant les quatre années qui viennent de s'écouler. En vue d'une nouvelle expérience, que chacun, d'ailleurs, souhaitera le plus éloignée possible, elles se demanderont comment on assure à une armée un haut commandement qui commande et une haute direction administrative qui dirige.

On fera, à ce propos, une constatation fort intéressante. Les chroniqueurs militaires de nos journaux, et, je pense, les milieux de l'état-major aussi, ont constamment, abondamment et doctement disserté, à propos des opérations de guerre, sur l'unité de commandement. Les Empires centraux l'ont pratiquée à peu près complètement ; les Alliés l'ont réalisée à la onzième heure. Nous sommes à la douzième et ne la possédons pas encore à la tête de notre toute petite armée de six divisions.

En veut-on la preuve ? Le débat actuellement ouvert dans la *Revue militaire suisse* au sujet de l'instruction des troupes en est une. Y prennent part des officiers dont on ne saurait révoquer en doute ni leur amour de l'armée ni leur compétence ni leur bonne foi. Or, tous s'accordent sur le manque d'unité de vue dont souffre cette instruction. Dans ce domaine, depuis que le chef du service de l'infanterie, qui exerçait l'influence salutaire autrefois, a été relégué dans son bureau, il n'y a plus de chef.

Un autre témoignage est plus probant. Le 22 août, le chef de l'état-major général a adressé aux journaux une lettre relative au service de l'aviation. Il écrit entre autres :

« Nous savons et ne réalisons que trop bien chaque jour que le dualisme fâcheux créé par nos lois entre le commandement de l'armée et le service territorial, est en grande partie responsable des difficultés contre lesquelles nous nous débattons ; cela non seulement en ce qui concerne l'aviation. Mais il est aussi clair que ce n'est pas dans la tourmente de la guerre mondiale que l'on peut refaire

toute une organisation. Ceci sera une belle tâche pour nos successeurs, à qui nous souhaitons une presse bien disposée. »

Ainsi, quatre années durant, au cours desquelles on n'a pas cessé de nous dire qu'il fallait être prêt d'une minute à l'autre, aucune mesure efficace n'a été prise par personne pour éviter que des services essentiels ne soient pas dans l'impossibilité de fonctionner à l'heure où ils l'auraient dû ! On sait, par exemple, le temps qu'il a fallu pour organiser une fabrication de munitions d'artillerie. Et aujourd'hui, comme il y a quatre ans, alors que le Conseil fédéral est armé de pleins pouvoirs précisément pour activer la solution des réformes urgentes, nous en sommes au même point qu'en août 1914. Alors, à quoi sert d'avoir à la tête de l'armée un général et à la tête de l'administration militaire un conseiller fédéral ?

Je ne conteste pas les erreurs de la loi ni les vices de notre système administratif. Mais c'est justement en pareille occurrence que les hommes préposés à l'application doivent intervenir et demander à leur intelligence et à leur force de caractère de corriger dans l'action les vices des systèmes. Quand la lettre tue, il appartient à l'esprit de vivifier.

Il aurait dû en être ainsi dès le mois d'août 1914. Tout le monde savait, dans les milieux officiels à Berne, que l'armée était dirigée par un consortium de fonctionnaires qui ne s'entendaient pas entre eux. Le général le savait mieux que quiconque, puisque acteur dans la lutte son tempérament l'encourageait à faire opposition à chacun, indifféremment. Une fois mis au-dessus de tous, le rétablissement de l'ordre relevait de son autorité, en accord avec le chef du Département militaire qui tranche en dernier ressort les décisions des fonctionnaires. De ces deux hommes, c'est-à-dire de leur énergie et de leur volonté, dépendait l'atténuation des imperfections de la loi. Car il me sera permis de dire que lorsqu'on est sous la menace d'une guerre, l'imperfection des lois n'est plus une excuse ; tout est dans l'exécution ; il ne s'agit pas de mourir selon les règles, mais d'en réchapper même contre les règles.

Seulement, il fallait tout au haut de la hiérarchie une vue d'ensemble accompagnée, je le répète, d'énergie et de volonté. C'est ce fond qui a manqué le plus. Si bien qu'aujourd'hui, comme avant la guerre, l'armée est toujours dirigée, tant bien que mal, par un consortium de fonctionnaires qui ne s'entendent pas entre eux, avec, à côté, un autre consortium érigé en la forme d'un état-major d'armée, et, à la tête de ces deux sociétés divisées, deux chefs qui ont commencé par ne pas s'accorder entre eux non plus et dont l'un s'est surtout occupé à laisser faire et l'autre à laisser

aller. C'est ainsi que la Confédération suisse a vécu quatre années de guerre, protégée par la grâce du ciel au-dessus de la confusion de ses hommes.

J'oublie le Parlement. Il s'en est mêlé lui aussi. Il s'en est mêlé dès le commencement de la guerre, et de lui est venu le mal initial. Sous l'influence du Conseil fédéral qu'il aurait dû corriger, mais que ses cadres vieilliss n'ont su que doubler dans l'erreur, il a mis le désaccord à la tête de l'armée. Il a cru qu'en ces matières comme en celles dont les couloirs parlementaires lui ont donné l'habitude, il n'y avait pas de principes dirigeants, mais des combinaisons de personnes. Il a admis que fussent unis pour une tâche commune des officiers dont les esprits étaient aux pôles les plus opposés, et dont les désaccords s'étaient le plus complètement étalés devant le pays pendant les années d'avant. C'est ainsi qu'avec le Conseil fédéral, le Parlement a organisé l'unité de commandement.

Depuis, constatant que tout n'était décidément pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, il a eu des vellétés de remédier aux erreurs initiales. Mais l'énergie et la volonté ne sont pas son fort à lui non plus. On l'a vu ce mois-ci une nouvelle fois. Son interpellation au sujet du commandement de la 3^e division a été un spectacle piteux. Qu'il ait cru devoir intervenir dans une affaire qui n'était pas de son ressort et assumer les pouvoirs du commandant de l'armée, c'était peut-être une façon de réparer ses fautes passées. Je ne recherche pas si le moyen était heureux ou non, et si ce procédé d'attaque par mouvement tournant devait jeter un lustre brillant sur ses conceptions stratégiques. Je constate simplement que cette fois-ci comme toutes les autres, il n'a pas osé aller jusqu'au bout de sa pensée, et que sa fugue s'est terminée par le refrain d'usage dans la haute administration : pas d'histoire ! pas d'histoire ! on va mettre votre dossier dans un tiroir. La 3^e division gardera donc son commandant aussi longtemps que l'armée gardera son général, c'est-à-dire jusqu'à la paix, qui, espérons-le, remettra toute chose et chacun à sa place.

* * *

On a reproché au service de l'aviation militaire de manquer lui aussi de l'unité de commandement. La direction de la *Revue militaire suisse*, confessant son incompétence absolue en la matière et jugeant préférable, en l'espèce, de charger d'un exposé de la situation un collaborateur étranger à l'armée, s'est adressée à l'auteur de l'article plus haut publié, intitulé *La réforme de l'aviation militaire*. Nos lecteurs en auront pris connaissance certainement

avec intérêt. Et ce qu'ils auront remarqué, hélas ! c'est une preuve nouvelle qu'on ne se résout en haut lieu à prendre des mesures fermes que lorsque les journaux — aux risques d'erreurs par incompetence, — interviennent et dénoncent les manquements. C'est aussi anormal que possible, aussi anormal que les interventions parlementaires dans l'exercice du commandement, mais lorsque ceux qui ont charge d'assumer ce dernier ne se réveillent de leur torpeur que sous des pressions extérieures, il faut bien que celles-ci, presse ou parlement, s'exercent.

Chose certaine, la confiance a été profondément atteinte chez les officiers du service de l'aviation. J'ai sous les yeux un rapport adressé au chef du service par les officiers observateurs touchant les cours d'instruction pendant la période de 1917-18. Il est plein de leur désir de bien faire et de leur regret d'être empêché par les circonstances de faire mieux. Comme tant d'autres, ils aspirent à être commandés, mais il paraît bien qu'ici encore l'impulsion qui devrait venir des sommets de la hiérarchie n'est pas venue.

Des renseignements qui m'arrivent d'autre part confirment l'impression que laisse la lecture du rapport. Il semble que le programme d'instruction demanderait à être précisé autant que celui des constructions. Aucune théorie ou instruction tactique d'aviation n'a jamais été donnée, affirme un officier de l'arme. Quand on réussit à avoir quelques appareils « bereit », c'est à peine si on réussit à voir une escadrille qui suit son chef sans formation précise. « Un pilote, écrit un autre, fait ses heures obligatoires sans ordre ; il va où il veut, survoler la villa de sa bonne amie ou promener un ami officier qui vient se présenter au camp. » La liaison entre membres du personnel n'est pas suffisamment assurée. « Les pilotes, tous très jeunes, ont fait peu de service en dehors de Dübendorf. Les observateurs ont tous quelques années de grade et ont vu travailler d'autres unités que le groupe d'aviation. Mais la liaison n'étant pas établie, il est très difficile d'arriver à une collaboration intéressante. Le pilote veut voler et se promener, l'observateur veut remplir une tâche militaire et commander. Sport ou préparation à la guerre ? Les pilotes sont d'ailleurs tous de jeunes soldats intéressants, qui méritent d'être instruits. Ils travaillent, grâce au voisinage des Alpes, dans des conditions atmosphériques intéressantes. Ils égalent leurs camarades des nations voisines. »

En un mot, dans le domaine de l'aviation comme ailleurs dans notre armée, le fond est bon, solide, ne demandant qu'à être exploité. Cela fait mal au cœur de voir que ce fond solide de notre armée n'a pas produit les fruits que l'on pouvait prétendre, et que notre

mobilisation finit dans le trouble auquel nous assistons, précisément parce que l'esprit qui aurait dû conduire n'a pas été celui qu'il aurait fallu.

* * *

Le procès des explosifs à Zurich a été, paraît-il, une surprise. La découverte du rôle joué par l'attaché militaire allemand au consulat aurait étonné l'opinion publique. Elle en a éprouvé une vive émotion a dit une dépêche.

Voilà une émotion naïve. Y a-t-il encore des personnes douées de sang-froid, de bon sens et d'esprit critique en Suisse allemande pour imaginer que dans son organisation de l'espionnage et des préparatifs d'invasion des territoires d'autrui, l'Allemagne ait fait une exception en faveur de la Suisse ? Voilà trois ans que les principaux journaux romands réclament le rappel du major de Bismarck, l'attaché militaire à Berne, de qui dépend celui de Zurich et d'autres. Ils savent pourquoi ils réclament. Aujourd'hui on devrait le savoir aussi en Suisse allemande. On y préfère le mutisme. Il y a trop longtemps que Guillaume-Tell est mort.

Il ne doit pourtant pas y avoir beaucoup de journalistes en Suisse qui ignorent certains procédés de la légation allemande. Combien sont-ils qui n'auront pas reçu de M. de Romberg des lettres destinées non pas à rectifier des allégations de faits erronés, mais intervenant dans des appréciations personnelles ? Lorsqu'un ministre étranger se permet de sortir pareillement de ses attributions officielles et se croit autorisé à s'ériger en tuteur des opinions d'un citoyen dans le pays où il est accrédité, on peut se douter des libertés plus générales qu'il s'octroie.

Il est parfaitement indifférent qu'il se répande en excuses lorsqu'un de nos officiers est mitraillé par un aviateur distrait de son Etat. Ce qui importe, c'est que nous-mêmes, en Suisse, sachions parler d'un ton assez ferme pour que des distractions de cette force ne se produisent pas. Ce n'est pas en répandant le silence sur le scandale allemand des bombes de Zurich qu'on l'obtiendra.

CHRONIQUE PORTUGAISE

(De notre correspondant particulier.)

Le récit de l'action du 9 avril dans le secteur portugais.

Enfin, nous pouvons recomposer avec la certitude des récits officiels les événements du secteur portugais du 9 avril écoulé et qui ont été l'objet de notre dernière chronique.

Nous avons tablé sur les informations particulières ; aujourd'hui nous sommes à même de présenter les faits relatés par un des chefs qui a vécu la bataille et dont le prestige et la valeur ont subi les dures épreuves d'une longue période de guerre active.

La narration est bien l'expression d'une noble conduite écrite par la main d'un vrai soldat. Simple et émouvante, je vais d'abord la présenter, texte entier ; les commentaires suivront.

Le rapport dit :

L'objectif de l'attaque allemande a été la ligne Bois Grenier-Fleurbaix-Lys-Canal de la Bassée. A l'aube du 9 avril, les Allemands avaient disposé en première ligne, pour entamer l'attaque, les divisions suivantes : les 38^e et 39^e appuyées par la 11^e ; la 10^e appuyée par la 42^e ; la 1^{re} et la 8^e appuyées par la 16^e ; les 3^e, 4^e et 18^e appuyées par la 44^e ; la 81^e en réserve générale. En deuxième ligne : les 6^e, 240^e, 48^e, 12^e et 17^e.

Le front portugais, sur une longueur de 12 kilomètres, était occupé par la 2^e division, commandant général Gomes da Costa, dans la disposition suivante : première ligne, régiments d'infanterie 8, 20, 2, 1, 17 et 10 ; appui : infanterie 29, 11 et 4 ; réserve : infanterie 3, 5 et 13. *Ligne des villages* : infanterie 9, 12, 14 et 15 (3^e brigade).

La 3^e brigade venait d'être relevée dans le secteur de Fouquesart, le 8, par la 6^e, en sorte que ni celle-ci n'avait une juste connaissance de son secteur ni la 3^e ne connaissait convenablement la *Village Line*. A ce gros inconvénient venait s'ajouter encore la circonstance des préparatifs de départ de la division portugaise complète, parce que, d'après les ordres transmis, elle devait être remplacée par une division anglaise, pour être mise au repos. Le remplacement était attendu d'un moment à l'autre. Evidemment, l'espionnage allemand avait mis le haut commandement ennemi au courant de la situation. Cet état de choses était encore aggravé par l'affaiblissement général de la division où manquaient 139 officiers et 5792 hommes de troupe.

L'artillerie allemande a entamé la préparation de l'attaque le 8, à 20 h. 03 minutes, battant les positions de notre artillerie et les 1^{re} et 2^e lignes d'infanterie, sans relâche, jusqu'au 9, à 1 h. A ce moment, il y a eu une courte suspension du feu. A 4 h. 15, le tir a recommencé avec une épouvantable violence ; notre artillerie, dès le commencement de la préparation et sans arrêt, répondait toujours avec son entrain et sa vigueur habituels.

La masse de l'artillerie ennemie en action était cependant formidable, d'une supériorité dix fois plus grande. Aussi la majeure

partie de nos pièces fut-elle en peu de temps mise hors de combat ; le ravitaillement était devenu irréalisable. Les deux premières lignes retranchées de notre infanterie se trouvaient presque anéanties ; à 7 h. du matin, tout était bouleversé. La position n'était plus qu'un monceau de décombres, un amas de terre, un désordre de revêtements déchirés, pêle-mêle avec les cadavres des garnisons.

Après cette formidable préparation, l'infanterie ennemie avança protégée par le barrage des canons et précédée par une multitude de mitrailleuses et de grenadiers à main.

Dépassant nos lignes écrasées, elle vint se heurter aux débris des régiments portugais 8^e, 2^e, 1^{er}, 17^e et 10^e, qui la reçurent à la pointe des baïonnettes avec une bravoure épique, résistant jusqu'à l'écrasement total.

A l'aile droite, une division allemande attaqua et s'infiltra dans l'intervalle entre le flanc des troupes portugaises et la gauche anglaise. Tandis qu'une partie des assaillants enveloppait nos premières lignes, menaçant les voies de l'arrière, une autre partie attaqua le quartier de la 5^e brigade, tuant ou faisant prisonniers ceux qui s'y trouvaient et poursuivant son offensive jusqu'au poste de Lacouture. Elle y fut arrêtée par les 13^e et 15^e régiments, auxquels s'était joint un petit paquet de troupes anglaises, qui résista avec ténacité. Les Allemands ne parvinrent à mettre le pied dans ce poste qu'après la mort de son dernier défenseur.

A l'aile gauche, les choses se sont passées de même. Le 8^e d'infanterie portugaise a héroïquement tâché d'arrêter à cette aile la progression ennemie.

La résistance, malgré tout, surmontée, l'enveloppement se produisit. Alors commença la lutte à la baïonnette, féroce et terrible, où la supériorité ennemie finit par vaincre nos troupes.

La 3^e brigade, en train d'occuper la Village Line, n'en connaissait pas encore les positions, comme dit ci-dessus. Elle ne put, par conséquent, s'installer à temps, et l'ennemi ne rencontrant pas dans cette ligne des villages une résistance sérieuse, s'en empara aisément et s'y établit. Il y eut des compagnies entières, telles les 9^e et 11^e du 11^e régiment, et d'autres, qui se battirent, même après enveloppement, jusqu'au dernier combattant. D'autres encore, et même des pelotons isolés, décimés, contr'attaquèrent à la baïonnette follement et parvinrent à se frayer un passage à travers les masses d'infanterie allemandes. Mais, devant une supériorité écrasante du nombre, tout effort a des limites. Nos bataillons enveloppés, coupés, déchirés, furent mis hors de combat et annihilés.

La division portugaise a été battue, mais pendant huit heures

elle a bravé le plus violent bombardement et supporté toute seule l'attaque de huit divisions ennemies. La division portugaise a été mise en déroute en raison d'une disproportion de forces tout à fait écrasante. La bataille n'en constitue pas moins un titre de gloire pour ses soldats morts en accomplissant leur devoir. Elle est le fait d'armes le plus notable des Portugais pendant les cinquante dernières années. La division portugaise doit et peut en être fière.

Après une année d'occupation permanente des tranchées, exécutant ou repoussant de nombreux raids, avec un effectif d'officiers réduit de moitié et occupant, par surcroît, un front hors de proportion avec ses ressources du moment, la 2^e division ne pouvait faire ni davantage ni mieux contre les huit divisions ennemies.

Les commandants de bataillon et les commandants de compagnie ont été tués presque tous à leurs postes devant leurs troupes ; des commandants de brigade, à peine un a échappé. Les quartiers généraux, celui de la division compris, furent détruits.

* * *

Mon commentaire sera bref. Le récit clair et poignant des faits impose au patriotisme le recueillement et le souvenir.

Contre une division portugaise se sont rassemblées *dix-huit* divisions allemandes. Bien que la division portugaise fût composée de trois brigades à effectif renforcé, constituant ainsi un petit corps d'armée, et bien que nous ne puissions aisément évaluer les effectifs des divisions modernes allemandes, dont les bataillons ont été réduits, la disproportion des forces s'affirme néanmoins frappante au premier coup d'œil. Les difficultés naturelles du terrain et l'inégalité des effectifs en présence expliquent la tournure de l'action. Les difficultés des transports par voie de mer ne permettaient plus depuis quelques mois l'envoi de troupes fraîches pour combler les déchets. La rude vérité des faits a montré sous son vrai jour la nécessité de conserver toujours les unités à leurs effectifs complets et, si possible, renforcés.

D'un autre côté, on remarque encore le manque d'une puissante et nombreuse masse d'artillerie lourde à grande portée, capable de contre-battre et de réduire au silence les bouches à feu de la préparation ennemie. Une fois de plus l'expérience confirme qu'à l'heure actuelle le rôle de l'artillerie est foudroyant et que, dans une lutte à effectifs inégaux, seule une profusion, une pluie constante d'obus à mitraille et à gaz peut remédier à une situation dangereuse et permettre, dans le temps et dans l'espace, un rassemblement opportun de troupes de choc.

La quasi-surprise de la pénétration dans nos lignes, suivie d'un rapide enveloppement, laisse l'esprit perplexe au sujet de la valeur et de l'efficacité de notre service de surveillance du champ de bataille. Sa profondeur a-t-elle été suffisante ? La division possédait-elle tous ses échelons de protection et de couverture ?

Les causes de notre désastre sont nombreuses et variées. Mais, quoi qu'il en soit, la 2^e division portugaise a bien mérité de la patrie parce qu'elle a succombé à son poste, combattant pour la liberté et la civilisation. Des circonstances occasionnelles avaient rendu la victoire humainement impossible. Les Portugais ont été battus, mais battus avec gloire et honneur. La revanche viendra, les Portugais sont prêts à continuer la lutte *jusqu'au bout*.

Les lauriers de la victoire finale seront les seuls qui compteront et le Portugal se prépare avec une énergie redoublée, avec courage et patriotisme, au grand coup final qui rétablira à jamais dans le monde les principes sacrés du droit et de la justice, la vérité et le bien.

Août 1918.

CHRONIQUE INTERNATIONALE

La deuxième bataille de la Marne (15-25 juillet 1918.)

Au moment où l'offensive alliée se termine victorieusement, nous croyons intéressant de rappeler son brillant début par le résumé ci-dessous de renseignements essentiellement français. Tous les noms cités se trouvent sur les cartes françaises 1 : 200 000.

L'offensive allemande du printemps s'était éteinte vers le milieu de juin. Elle avait ouvert dans la ligne alliée trois grandes brèches : une sur la Lys, une entre Somme et Oise et une entre Aisne et Marne. Dans aucune de ces brèches les Allemands n'avaient réussi la trouée ; ils étaient un peu plus près de Paris ; ils n'étaient pas plus près de la victoire.

Leur tentative de passer la main à leur brillant second aboutit à la déconfiture de ce dernier sur le Piave, dans la seconde moitié de juin.

Les Allemands se virent donc au début de juillet devant l'alternative d'abandonner leur offensive ou de la continuer seuls. Prendre le premier parti eût été un aveu d'impuissance. L'état-major allemand rassembla donc toutes ses forces pour l'effort qui devait être décisif.

Par une attaque lancée sur un front de 90 km., de part et d'autre de Reims, des rives de l'Oureq aux lisières de l'Argonne, il

s'agissait de briser le front de Champagne et de prendre à revers celui de Lorraine.

Les objectifs assignés aux armées assaillantes pour la fin du deuxième jour de lutte étaient Revigny, Châlons, Epernay, Montmirail. Verdun, débordé, aurait été bouclé par un corps de siège. Reims, dépassé à droite et à gauche, aurait été cueilli au passage. La rupture ainsi obtenue aurait porté l'ennemi au cœur de la France et lui aurait permis d'exploiter son succès, soit en descendant sur Paris par la vallée de la Seine, soit en refoulant vers le Jura les débris de l'aile droite française.

L'exécution de ce plan grandiose était confiée au kronprinz disposant d'une soixantaine de divisions, réparties en trois armées.

A l'ouest de Reims, la VII^e armée, von Boehn, devait avec son aile droite franchir la Marne et marcher sur Montmirail ; avec son aile gauche enlever la Montagne de Reims, tandis que son centre s'avancait sur Epernay par les deux rives de la Marne.

A l'est de Reims, la III^e armée, von Einem, devait avec son aile droite enlever les Monts de Champagne, avec son centre Souain, avec sa gauche Tahure.

Entre ces deux armées, de Bligny à Prunay, se trouvait la I^{re} armée, commandée d'abord par von Below, puis par von Mudra. Son centre observait Reims, ses ailes participaient aux offensives des VII^e et III^e armées. En tout, environ 30 divisions attaquaient à l'ouest, 25 à l'est de Reims.

En outre, à l'extrême droite, l'armée von Eben, à cheval sur l'Aisne, faisait front contre Paris, de l'Oise à l'Ourcq, et couvrait le mouvement, appuyée par quelques divisions détachées de l'armée von Boehn, entre l'Ourcq et Château-Thierry.

Le front attaqué était tenu à l'est de Reims par la 4^e armée française, Gouraud, à Reims et à l'ouest par la 5^e armée, Berthelot, sous la haute direction du général Maistre. L'armée Berthelot comprenait, outre les troupes françaises, des divisions anglaises et italiennes. Dans les deux armées, il y avait des troupes américaines.

En face de l'armée Eben se trouvaient, entre Aisne et Ourcq, la 10^e armée, Mangin ; entre Ourcq et Marne, la 6^e armée, Degoutte.

* * *

L'attaque allemande avait été fixée au 15 juillet, à l'aube. Depuis des semaines, à la faveur de la nuit, les Allemands avaient sans relâche amené des chars d'assaut et des troupes fraîches,

renforcé leur artillerie, accumulé les munitions, et préparé pour franchir la Marne un matériel formidable.

Dès minuit commence sur tout le front une intense préparation d'artillerie avec large emploi d'obus toxiques.

A 4 h. 45, l'infanterie s'élançe ; chaque division, sur un front de 2500 à 3000 m., a deux régiments en première ligne, un régiment en soutien ; une ou deux divisions de soutien suivent la division de choc. Devant l'infanterie, le barrage roulant progresse à raison de 1 km. à l'heure.

A l'est de Reims, des Monts de Champagne aux lisières de l'Argonne, l'échec allemand est absolu et du premier coup définitif.

Admirablement renseigné par ses patrouilles et son aviation, peut-être aussi par les dires de prisonniers ou de déserteurs, le général Gouraud n'a laissé en première ligne que des groupes de guetteurs et de mitrailleurs. Il a pris la résolution suprême d'évacuer les Monts et les Buttes de Champagne et de reporter sa position de combat environ 2 km. plus en arrière. Une demi-heure avant le début de la préparation allemande, l'artillerie française a ouvert un feu meurtrier sur les tranchées allemandes garnies de troupes. L'attaque allemande, déjà décontenancée au départ, s'émietta en route et vint se briser devant le dernier obstacle, tandis que les divisions de seconde ligne, croyant à une facile avance offrent la plus belle cible aux canons français.

Au soir du 15 juillet, à part le village de Prunay, la ligne française restait intacte ; l'armée Gouraud a arrêté l'ennemi là où son chef l'avait voulu sans perdre un canon et sans que les réserves d'armée aient eu à intervenir.

A l'ouest de Reims, la partie avait été plus disputée. Sur les avancées de la Montagne de Reims, la résistance vigoureuse des troupes franco-italiennes ne permit aux Allemands que des gains médiocres. Cependant, l'armée Boehn réalisa, [ce jour-là, dans ce secteur, un gain moyen de 3 km. sur un front de 25 km., cela sans que son élan fût définitivement brisé. Au centre, dans la région de Pourcy, l'aile gauche de Boehn et l'aile droite de Mudra avaient pénétré d'environ 6 km.

Les progrès les plus intéressants avaient été réalisés par les Allemands à leur aile droite sur la Marne.

Couverts par un bombardement intensif par obus toxiques et fumigènes, derrière un opaque rideau de fumée, les pionniers allemands, favorisés au surplus par le brouillard, avaient jeté, pendant la nuit, de nombreux ponts et passerelles sur la rivière entre Gland et Mareuil-le-Port, sur un front d'environ 20 km. La majeure partie

de l'infanterie passa sur des bacs, installés au moyen de barques et de pontons et de câbles d'acier ; l'artillerie suivit sur les ponts. Au prix de lourdes pertes, les Allemands réussirent à se créer sur la rive sud une tête de pont à peu près semi-circulaire de 6 à 8 km. de rayon. A leur extrême droite, vers Fossoy, une contre-attaque américaine les força à repasser la rivière. A leur gauche, ils firent quelques progrès en liaison avec leurs troupes de la rive nord.

En somme, le résultat de la première journée était pour l'assaillant : à l'est de Reims, échec complet ; à l'ouest de Reims, léger succès. La partie était bien compromise ; avec de l'énergie, elle pouvait encore se rétablir. En poussant vigoureusement de l'ouest à l'est, par la Montagne de Reims et les deux rives de la Marne, on pouvait encore atteindre Epernay et Châlons et prendre à revers les lignes de Champagne qui s'étaient montrées inviolables de front. L'état-major du kronprinz voulut tenter cette dernière chance.

Le second jour de bataille l'effort allemand fut nul à l'est de Reims.

A l'ouest, par contre, une poussée violente de part et d'autre de la Marne réussit à gagner plusieurs kilomètres en direction d'Epernay, dans le bois du Roi et dans la région d'Oeuilly. Sur la Marne même, devant Venteuil sur la rive nord et Boursault sur la rive sud, la profondeur de la poche atteint le soir 10 km.

Par contre, au sud de la Marne, l'aile droite ne fait pour ainsi dire aucun progrès en direction de Montmirail. Sur certains points, elle perd même du terrain, à Saint-Agnan et La Chapelle-Monthodon.

L'état-major du kronprinz se rend compte de l'échec de sa tentative. Le 16 au soir, il arrête son offensive.

Le 17 juillet ne produit plus sur l'ensemble du front que des spasmes incohérents. A l'est de Reims l'assaillant se tient coi ; il a trouvé son maître. En certains points, les Français réoccupent la zone avancée.

Entre Vesle et Marne, les Allemands font encore quelques légers progrès, largement compensés par des échecs locaux au sud de la Marne.

* * *

Le 18, au point du jour, la scène change brusquement.

En effet, le commandement français n'avait pas attendu l'issue ni même le déclenchement de l'offensive allemande pour monter dans le plus grand secret, entre Aisne et Marne, sur le front des 10^e et 6^e armées, une contre-attaque de grand style. Dès le 13 juillet, d'accord avec le généralissime, le général Pétain avait décidé de

contre-attaquer sur le flanc ouest de la poche de l'Aisne, et il avait chargé le général Fayolle d'assurer la coordination des armées Mangin et Degoutte.

Le front d'attaque, de l'Aisne à la Marne, était tenu, comme nous l'avons vu, par le gros de l'armée Eben et l'extrême-droite de l'armée Boehn, en tout 11 divisions. 3 divisions de l'armée Eben étaient entre Aisne et Oise ; le gros de l'armée Boehn, 15 divisions, était occupé sur la Marne et la Montagne de Reims.

Trois nuits suffirent aux Français pour ranger dans les futaies et les taillis de la forêt de Villers-Cotterets les corps d'armée, la cavalerie et une artillerie formidable.

Le 18 juillet, à 4 h. 30 l'attaque se déclencha, sans préparation d'artillerie, sur un front de 45 km. Comme à Cambrai, plusieurs centaines de chars d'assaut bondissent en avant, encadrés par les vagues d'assaut de l'infanterie et protégés par un barrage roulant.

Sur tout le front, la surprise tactique est complète.

Au nord de l'Ourcq, les avant-postes sont enlevés presque sans coup férir. L'armée Mangin, grossie de contingents américains, progresse irrésistiblement et réalise en fin de journée une avance moyenne de 7 km. Le soir, sa gauche dépasse Pernant et Missy-aux-Bois et s'avance jusqu'à moins de 3 km. de Soissons. La droite force le passage de la Savières et s'établit de Villers-Hélon à Noroy-sur-Ourcq.

Au sud de l'Ourcq, la résistance allemande doit d'abord être brisée par un tir de destruction d'une heure et demie. Ensuite, l'armée Degoutte marque une avance moyenne de 5 km. Elle se raccorde à l'ancien front à l'est de Belleau.

L'ennemi, complètement surpris par la soudaineté de l'attaque, a peu réagi. Le village de Vierzy, repris par lui vers 18 h., est promptement reconquis par une contre-attaque.

L'admirable élan des troupes franco-américaines a valu aux alliés la reprise de plus de vingt villages, la capture de plusieurs milliers de prisonniers et un important butin.

L'action reprend le 19 au matin. A 4 h., l'infanterie et les chars d'assaut s'élancent de nouveau, soutenus par l'artillerie. Cette fois, les Allemands réagissent plus énergiquement. En avant de Soissons, ils opposent une résistance acharnée ; leurs contre-attaques réussissent même à progresser légèrement dans la région de Chaudun. Partout ailleurs, la progression française, quelque peu ralentie, se poursuit régulièrement.

A ce moment, la situation des troupes allemandes qui ont fran-

chi la Marne devient critique. Elles ont d'ailleurs elles-mêmes perdu du terrain à l'est d'Oeuilly, tandis que les troupes franco-italiennes de l'armée Berthelot en ont regagné au nord de la Marne, dans les bois du Roi et de Courton et dans la région de Bouilly.

Dans ces conditions, les Allemands n'attendent pas le nouveau choc au sud de la Marne. Dans la nuit du 19 au 20, ils se retirent au nord de la rivière, abandonnant la partie la plus importante de leurs gains des 15-17 juillet.

Dans la journée du 20, les Allemands s'efforcent d'éviter l'étranglement de la poche par le nord et de dégager la route Soissons-Château-Thierry. Il s'agit non seulement de couvrir la retraite des divisions refluant de la Marne, mais aussi d'empêcher la percée sur Soissons et la rive nord de l'Aisne.

Aux deux extrémités de la ligne, à Soissons et Château-Thierry, les Allemands réussissent à tenir. Entre ces deux villes, le front français, d'abord fortement concave, se redresse, sensiblement parallèle à la grande route. Les divisions allemandes qui occupent la région de Château-Thierry se trouvent dans une situation précaire, menacées de front par l'armée Degoutte, de flanc par l'aile droite de Mangin et l'aile gauche de Berthelot. Aussi ces divisions se replient-elles en hâte pendant la nuit.

Le 21 au matin, l'armée Degoutte entre à Château-Thierry. Sa progression se poursuit toute la journée, dépassant par endroits 10 km. Le soir, elle est au delà de la ligne Mont-Saint-Père-Epieds-Grisolles.

Pendant ce temps, l'armée Mangin n'a progressé que légèrement, mais son artillerie balaie le terrain de la retraite allemande.

Sa droite est devant Oulchy, sa gauche devant Soissons.

Entre la Marne et Reims, les Allemands ont massé des forces importantes pour maintenir leurs gains. Mais, après une lutte excessivement violente, ils ne peuvent empêcher les Français, les Anglais et les Italiens de reprendre Sainte-Euphraise et Bouilly et de regagner du terrain dans les bois de Courton et du Roi.

Le soir, les Allemands bordent encore la rive nord de la Marne sur une vingtaine de kilomètres, de Jaulgonne à l'ouest de Venteuil. Mais déjà leurs deux flancs sont débordés ; la continuation de la retraite s'impose.

La journée du 22 est relativement calme.

Le 23, les attaques françaises redoublent sur tout le pourtour de la poche. Les arrière-gardes allemandes commencent à décoller de la Marne. La deuxième bataille de la Marne est gagnée.

